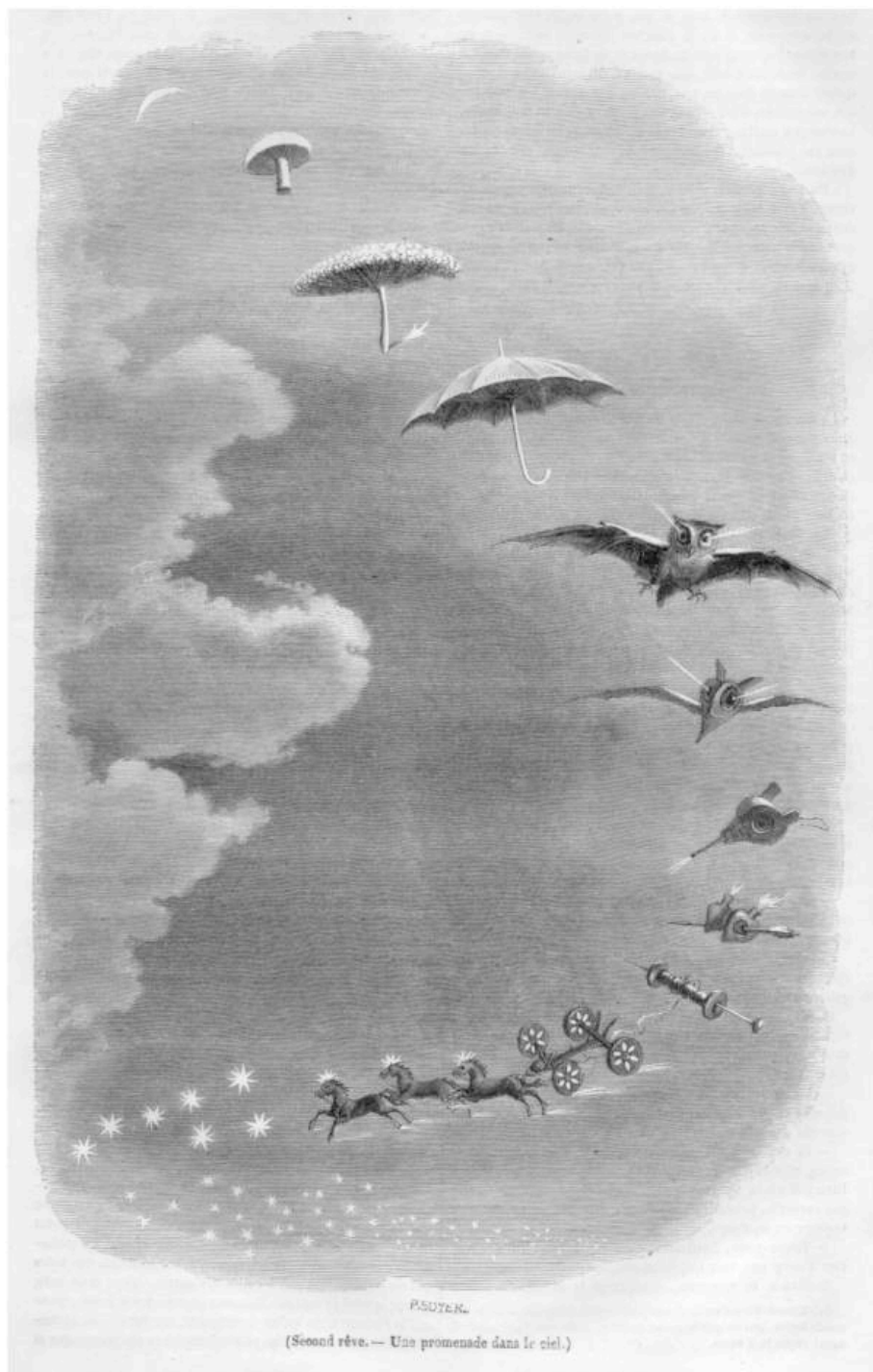


LA LETTRE

LES ACTUALITÉS DIX-NEUVIÉMISTES DE LA SERD
NUMÉRO 1 – NOVEMBRE 2010



SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROMANTIQUES ET DIX-NEUVIÉMISTES

ÉDITORIAUX

Lettre du Président

Comme tout organisme vivant, une Société doit rester réactive, donc active, et puiser son sens dans l'action. Nos activités, vous le savez, sont diverses, et également importantes : il y a la question des abonnements, la question du passage de certaines activités d'information et de publication à des modes et des supports informatiques, la question des congrès internationaux et de nos relations avec les autres pays, la question de la gestion de certaines activités nouvelles comme les journées des Doctoriales, la question de la vie de notre revue, Romantisme, qui est sans doute notre vitrine la plus visible. De tout cela il a été débattu lors de nos deux derniers Conseils d'Administration (mai et septembre 2010). Des décisions importantes y ont été prises : d'abord, de mettre en ligne sur notre site le dernier Congrès international consacré aux « Religions du XIX^e siècle ». Le succès de la mise en ligne du précédent, « La Vie parisienne », très consulté, nous a encouragé à le faire. Ensuite notre Conseil d'Administration a décidé de faire évoluer nos deux Bulletins XIX^e siècle, très vivants, très appréciés, auxquels nous tenons beaucoup (et ici il nous faut rendre hommage et exprimer toute notre reconnaissance à l'extraordinaire travail éditorial que fut celui de responsables successifs et tout dernièrement de Cécile Reynaud) vers une formule plus souple : toute l'information factuelle (soutenance de thèses, programmes des séminaires, appels à publications, annonces des colloques et congrès, publications, etc.), qui demande à « coller » le plus étroitement possible avec l'actualité, sera publiée sur le site de la SERD. En même temps sera publiée, sur un support papier, une unique publication annuelle qui prendra le nom de « Magasin du XIX^e siècle » (petit clin d'œil à un titre emblématique du siècle, on l'aura reconnu). Ce désormais unique Magasin sera donc l'héritier des deux anciens Bulletins, et reprendra ses rubriques (« Expositions », « L'actualité musicale », etc.). Il s'agit également de faire évoluer la formule vers quelque chose de nouveau, de plus original, laissant place davantage à l'inventivité des participants, d'y publier des articles plus critiques, plus personnels et plus engagés éventuellement, moins strictement informatifs, d'aller vers quelque chose qui fera de ce Magasin une sorte de revue plus réactive accueillant débats d'actualité, réactions à chaud, mises au points critiques, opinions sur les courants et l'évolution de la recherche, interviews, notes d'humeur, etc. C'est dire que ce nouveau Magasin fera, et fait d'ores et déjà – cet éditorial constitue donc une sorte de premier « appel d'offre » – appel aux talents (fussent-ils polémiques !) de tous les membres de la Société. Souhaitons lui bonne chance et longue vie !

Enfin il a été décidé d'adresser à intervalles réguliers (trois fois par an environ), à tous les adhérents de la Société, une lettre électronique (elle pourra être relativement brève) pour les tenir ponctuellement informés d'une décision importante de la Société, ou d'un événement quelconque de sa vie scientifique ou sociétale. Il serait donc bon que tous les adhérents vérifient que la Société possède bien leur adresse électronique, leur adresse valide et dernière en date.

Quant à Romantisme, qui mobilise toutes nos énergies, qui se porte bien, nous rappelons qu'il est ouvert à tous et nous aimerions que tous nos adhérents, surtout les directeurs de recherches universitaires en exercice, nous adressent ou nous fassent adresser les bons manuscrits de leurs élèves, de leurs doctorants ou de leurs collègues dont ils auraient connaissance. Il nous faut devenir tous des sergents recruteurs pour notre revue !

Philippe Hamon
Président de la SERD

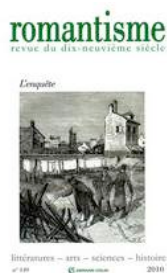
Et si le Phénix...



Voici donc la SERD munie de quatre médias, et bien disposée à jouer de leurs longueurs d'onde complémentaires : le **Site**, **LA LETTRE**, le *Magasin*, la Revue (**romantisme**) dont le sous-titre est à lui seul tout un programme : celui qui nous réunit, toutes disciplines confondues – « littératures-arts-sciences-histoire » –, en accord avec l'ambition synthétique qui fut celle de notre siècle.

Que manque-t-il à cette belle devanture ? Peut-être de quoi témoigner de la vie de notre société, un peu de présence. Quelque commérage, aurait dit le vicomte de Launay, de la réactivité comme on dit maintenant. Ce que favoriseront par leur synergie les quatre modes d'être que nous aimerions décliner.

1. romantisme



Pour les sujets de fond, selon un calendrier rappelé dans la présente **LETTRE** (voir le compte rendu du Conseil d'Administration).

2. Le Site

<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/>



Pour mettre en devanture les activités en cours, colloques, argumentaires, livres, expositions, films, avec renvois en chaîne à d'autres sites, effet camembert garanti.

3. LA LETTRE

Électronique mais confidentielle, pour s'insinuer chez nos seuls abonnés, à date fixe (3 fois par an), porteuse de nouvelles concernant la vie de la Société, ses élections, ses conseils, ses AG, ses instances, mais aussi à l'affût des tendances, de ce qui se fait, se pense, se colloque à mi-voix sur le siècle qui nous unit. C'est dans **LA LETTRE** que nos adhérents trouveront tout ce qui concerne la vie de la société, ses AG, ses CA, ses réunions de bureau, etc. Dans celle-ci figure l'appel à candidatures pour les élections du 14 janvier 2011, appel qui se faisait traditionnellement par la poste.

Cahier des charges, pourrait-on dire, n'était le poids plume de l'instrument : caractère dialogique, convivialité, *intermédialité* aussi (on verra et on pourrait entendre), *réactivité* (3 fois par an...), et pourquoi pas un brin de fantaisie ? Tout cela dans un *ethos* entre *petit bleu* et *loisirs de la poste*, avec droit aux billets d'humeur, aux Courriers de Paris, aux postscriptums. À vos plumes, chers sociétaires rédacteurs, car **LA LETTRE** ne se fera pas sans vous. À chaque fois, un auteur de notre siècle pourrait nous écrire (dialogue des morts par correspondance ?) À vos plumes, chères ombres donc. Cette espèce absente de *Romantisme*, « l'auteur dix-neuvième », pourrait entrer par cette fenêtre. « Bourse aux idées », **LA LETTRE** aussi se fera forum, tout en restant couleur du temps. Non pas objet, mais trajet.



4. *Le Magasin du XIX^e siècle*

C'est le dernier né, encore dans les langes mais vagissant déjà.

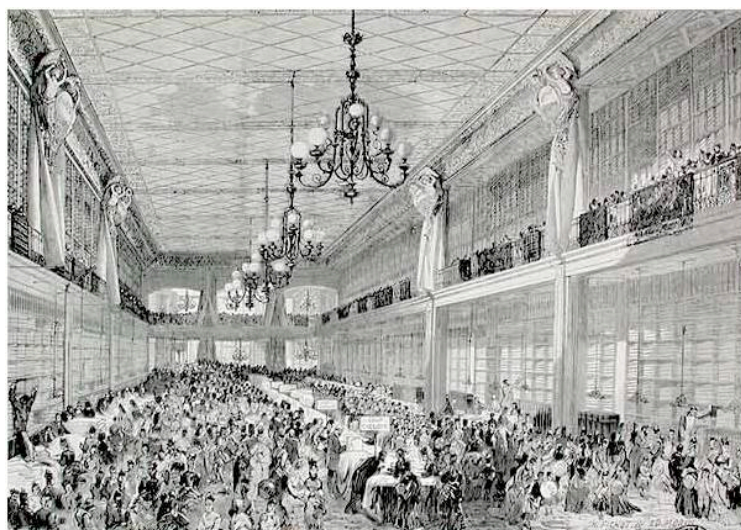
Magasin/Magazine bien sûr, S/Z comme il se doit, avec son grand format, ses deux colonnes, ses images au trait, son thème chaque année (« La Femme auteur » en 2011) et ses rubriques. Entre *Magasin pittoresque* et *Bonheur des dames*, on court le risque d'y trouver de tout...



Le voici tel que défini en avant-projet :

1. Nouvel esprit éditorial, mais dans la continuité avec les rubriques existantes du *Bulletin*, en particulier culturelles et scientifiques : un esprit « magazine » – au sens du *Magazine littéraire* plus que du *Magasin encyclopédique* ou du *Magasin pittoresque* (qui ont inspiré la dix-neuviémité du titre), mais avec référence typographique discrète à de tels périodiques du XIX^e siècle.

2. Le format : se rapprocher du format « magazine », ce qui suppose format élargi (20-26 cm), jeu sur les deux colonnes, la typographie et les illustrations intérieures « au trait » (mais couverture en quadrichromie).
3. Le format « magasin/magazine » suppose aussi pour chaque numéro un sujet « de tête », et donc un « dossier » faisant « accroche », traité par des articles courts (12 000 signes maximum), emblématisé par l'illustration de couverture, complété par une bibliographie, et précédé d'un « éditorial ».
4. Le jeu des titres sera à calculer de manière à ce que le titre de la livraison annuelle, mis en vedette, se détache sans le gêner du titre du périodique.
5. Types de sujets : une question transversale propice à l'illustration et quelque peu « grand public », de manière à se démarquer de **romantisme**. Premier sujet envisagé : « La femme auteur ». Ou encore un écrivain, un artiste, un personnage littéraire, un mythe, un groupe, une date-clé, un événement littéraire ou artistique, etc.
6. Autres rubriques :
 - *culturelle* (théâtre, cinéma, expos, musique, avec des nouveautés type interviews de metteurs en scène, d'écrivains ou d'artistes, etc.).
 - *scientifique* (colloques, séminaires, résumés de thèses, en synergie avec le site).
 - actualité éditoriale et recensions* si possible liées autour du thème choisi (le [Site](#) et **LA LETTRE** se chargeant des collectifs, répartitions à organiser selon logique à définir).
 - *une rubrique plus ouverte* : comprenant des sous-rubriques du type : « Mosaïque », « Archives », « Tribune », « Idées », « Problématiques », « Doctoriales », « Le XIX^e siècle à l'étranger », « Le XIX^e siècle électronique », etc.
7. Place à prévoir – dans **LA LETTRE** plutôt que dans le *Magasin* ? – pour l'expression de nos délégués internationaux, et pour l'information en provenance des équipes de recherche dix-neuviémistes, françaises et internationales.
8. Nécessité d'une répartition vigilante entre les matières traitées par les trois organes : *Magasin*, lettre(s) informatique(s) (**LA LETTRE**) et [Site Internet](#). Autre paramètre à avoir en vue : ne pas venir sur les brisées de **romantisme**, assurer une complémentarité.
9. Constitution d'un comité éditorial, assurant le suivi de chaque numéro, entourant un secrétaire de rédaction, et se répartissant certaines des rubriques.
10. A titre de mesures transitoires, confection d'une première lettre paraissant en décembre 2010 (de manière à remplir le contrat passé avec nos adhérents de 2010), et parution du premier *Magasin* en octobre 2011).
11. Fabrication par Lucie Éditions (Nîmes), qui se charge des expéditions aux adhérents et de la diffusion en librairie. Le *Magasin* sera dans les magasins...



C'est maintenant l'illustre **Gaudissart** qui a la parole :



« Et tout cela, chers amis présents ou futurs, pour un prix bien plus doux que par le passé, puisqu'il y aura un tarif préférentiel pour les adhérents de la SERD souhaitant recevoir !

- les quatre numéros annuels de *Romantisme* ;
- *Le Magasin du XIX^e siècle* ;
- les trois *Lettres* annuelles (à eux réservées dès le n° 2).

75 € pour les adhérents français (29+46), et non plus 96 € (34 € d'adhésion + 62 € pour *Romantisme*), comme l'an dernier, cela grâce à un effort consenti par notre éditeur Armand Colin, et à un effort correspondant fait par la SERD.

60 € pour les étudiants (14+46=50), et non 17+62 =79 comme l'an dernier pour la même marchandise.

Avec, comme par le passé, le droit de se contenter de l'adhésion à la Société (adhésion + trois Lettres + un Magasin), pour le prix de **34 €** (17 € pour les étudiants). »

Adhérents étrangers : un passage au paiement par Paypal est à l'étude, qui reviendrait à simplifier les modalités de règlement, tout en maintenant le système des délégués internationaux, qui pour l'instant perçoivent l'adhésion en monnaie locale (sauf zone euro), avec les difficultés liées au cours des monnaies. Dans ce cas, nous prévoyons un tarif préférentiel couplé de 75 + 8 = 83 € (60 + 8 = 68 € pour les étudiants)

Institutions : pas de changement dans les tarifs, pas de prix préférentiel pour le couplage adhésion + *Romantisme*. Les trois **LETTRES** leurs seront adressées à mesure que leurs adresses e-mail nous parviendront.

Le règlement global se fera à Aurélie Loiseleur, notre trésorière, et au plus tôt dans l'année civile pour que le service de *Romantisme* puisse commencer sans tarder.

José-Luis Diaz

APPEL À CANDIDATURES

30 novembre 2010

Chers amis de la Société des Études Romantiques et dix-neuviémistes,

Voici venu le temps du renouvellement annuel de notre Conseil d'Administration. Il concerne le tiers de ses membres. Il n'y a cette année que 10 sortants, et donc **10 sièges** sont à pourvoir. Les « sortants » qui, conformément à nos statuts, ont la faculté de se représenter sont

- | | |
|--------------------------------------|------------------------|
| 1. Aurélie LOISELEUR | 6. Nicole MOZET |
| 2. Bertrand MARCHAL | 7. Alain PAGÈS |
| 3. Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN | 8. Éléonore REVERZY |
| 4. Jean-Yves MOLLIER | 9. Jean-Didier WAGNEUR |
| 5. Sarga MOUSSA | 10. Pierre WAT |

Nous prions les sociétaires qui souhaitent se présenter à l'élection partielle de bien vouloir le faire savoir par courrier (postal ou électronique) au Secrétaire général (joseluisdiaz@free.fr) avant le **lundi 13 décembre 2010**, date à laquelle une réunion de bureau établira la liste définitive des candidats.

Il est demandé à chaque candidat de bien vouloir rédiger une très brève notice de présentation (discipline, université, centre de recherche, statut, etc.) et de préciser quel aspect du travail collectif il serait prêt à assumer en cas d'élection – de manière à pouvoir rédiger une brève notice pour chacun (3/4 lignes), présentée aux électeurs dans une fiche de synthèse par ordre alphabétique. Cette formalité est aussi demandée aux candidats sortants.

Rappel : ne peuvent être candidats que les Sociétaires à jour de leur cotisation 2010 – en cas de doute, vérifier auprès de notre trésorière, Aurélie Loiseleur, 3, Chemin des Bœufs 91300 MASSY – France ; aloiseleur@hotmail.com.

Le scrutin se déroulera lors de l'**Assemblée générale** qui se tiendra le **vendredi 14 janvier 2011, à 17 h, au petit auditorium de la BNF**. Une circulaire ultérieure présentera la liste définitive des candidatures au Conseil d'Administration, ainsi que les modalités du vote par correspondance.

Conformément à l'habitude prise, cette AG sera précédée d'une Journée d'études sur le sujet suivant : « **La vie littéraire au XIX^e siècle** » (organisée par José-Luis Diaz et Jean-Didier Wagneur), dont le programme et l'argumentaire sont joints au présent envoi.

Comme les années précédentes, l'AG sera suivie d'un **buffet amical**, ouvert à tous ceux qui désireront se joindre à nous, en participant aux frais (18 euros : chèque à l'ordre de notre Société, à faire parvenir à notre trésorière). **Date limite pour s'y inscrire : 6 janvier 2011.**

En vous remerciant de votre attachement à la Société, nous vous prions de croire, chers amis, à l'assurance de nos sentiments dévoués,

Le Président
Philippe HAMON

Le Secrétaire Général,
José-Luis DIAZ

JOURNÉE D'ÉTUDES : « LA VIE LITTÉRAIRE »



La vie littéraire et artistique au XIX^e siècle

Journée d'étude annuelle de la SERD
(Société des études romantiques et dix-neuviémistes)

BnF

Petit Auditorium

Vendredi 14 janvier 2011

MATINEE : 9H - 12 H 30

Ouverture de la Journée d'études par Denis **BRUCKMANN**, directeur des collections de la Bibliothèque nationale de France

Présidence : Philippe Hamon

Cécile REYNAUD (BnF), La vie musicale à travers les comptes rendus de l'Académie des Beaux-Arts.

Valérie STIENON (Liège), La vie littéraire par le kaléidoscope des *Physiologies*

Paul ARON (Bruxelles), Les candidatures de Zola à l'Académie française : une obstination significative

Présidence : Bertrand Marchal

Denis SAINT-AMANT (Liège), Topographie du champ littéraire selon le *Petit bottin des lettres et des arts* (1886).

Yoan VERILHAC (Nîmes), La petite revue symboliste ou l'invention d'une vie littéralement littéraire : l'exemple de *La Plume*

APRES- MIDI : 14 H 15 – 17 H

Présidence : Paul Aron

José-Luis DIAZ (Paris 7), L'invention de la vie littéraire

Jean-Didier WAGNEUR (BnF), Vie littéraire et vie de bohème : construction identitaire et mise en spectacle

Antony GLINOER (Toronto) et **Vincent LAISNEY** (Paris-Ouest), Figurations romanesques des configurations cénaculaires

Eric DUSSERT (BNF), Démonstration de Gallica.

La vie littéraire et artistique au XIX^e siècle

Grandeurs et misères

La « vie littéraire » est une notion dont hérite le XIX^e siècle mais à laquelle il va donner une ampleur remarquable. Que recouvre-t-elle ? Le quotidien des gens de lettres et de leur tribu, conçu comme une forme de « vie » spécifique et nouvelle, nettement séparée de la vie ordinaire : la vie de ceux qui se consacrent à la littérature, dans un champ qui s'autonomise et se reconfigure sans cesse au fil du siècle, aimanté par un « vivre ensemble » aux formes changeantes, le souci commun de l'Œuvre à faire, l'Art comme mythe et culte partagés. La notion affecte aussi bien l'individuel (« la vie littéraire de... ») que le collectif. Elle n'est pas seulement interprétable en termes d'*habitus* ; elle s'offre aussi comme discursivité, narration, *ethos*, récits fondateurs d'une mythographie (Daniel Oster). Au centre, des pratiques de sociabilité – concrètes mais d'emblée légendaires (cénacles, camaraderies, « fraternité des arts »), une commensalité dérivée du banquet philosophique ou érasmien, bientôt la « vie de café » mise en montre, sans oublier la sociabilité propre aux revues littéraires avec leurs comités de rédaction, leurs figures emblématiques de grands revuistes, voire leurs soirées et collections (*La Plume*, le *Mercure de France*, etc.). Et pour mettre en branle la machine narrative, bien sûr, le combat esthétique et ses querelles scénographiées – polémiques, adoubs et exclusions.

Cet ensemble de pratiques et de représentations tisse des destins aussi bien personnels que collectifs (la Bohème, l'avant-garde, les « jeunes », la « littérature de tout à l'heure »...). Il est à l'origine d'une *doxa* qui structure fortement l'histoire littéraire et nombre de représentations contemporaines du personnage littéraire, du « grand écrivain » aux figures ascétiques, déchues ou rebelles.

Au XIX^e siècle, la « vie littéraire » est l'objet d'une histoire littéraire anecdotique, privilégiant une approche plus narrative qu'historique ou esthétique et dont les *scenarii* font florès dans la presse et la librairie. C'est cette notion et ces représentations qu'il s'agira d'interroger, d'abord dans leur constitution progressive (l'Ancien Régime, et notamment le XVIII^e siècle restent un référent fort, et le Second Empire sera l'un des points d'orgue), dans ses acteurs (écrivains, journalistes, artistes, éditeurs, industriels de l'art, « muses » et lorettes), dans ses formes (des « scènes de la vie littéraire » à la caricature), dans le public qu'elle vise et les instances de médiation qu'elle mobilise.

Si la place de l'écrivain et de l'artiste dans le siècle a été souvent le sujet de la littérature panoramique, des physiologies, des biographies illustrées, reste à poursuivre l'enquête sur cette héroïsation (ou malédiction) de l'homme de lettres dont la vie est proposée sinon comme exemplaire du moins comme désirable, offerte à l'admiration pour les uns (les lecteurs), à l'imitation pour les autres (les impétrants). On pourra s'interroger sur la conjonction de ce phénomène avec une critique qui unit fortement homme et œuvre. Walter Benjamin notait que le XIX^e siècle était caractérisé par un progressif « déficit d'expérience » : comment fonctionne alors la vie littéraire ? À quel point sert-elle de *pattern* de vie-mirage, aux côtés d'autres vies d'anthologie (la « vie mondaine », en particulier) ? Se déroule-t-elle identiquement en régime romantique et postromantique ? Quelles sont les scénarisations de la « comédie littéraire » ? Quel est le « personnel » mi-réel, mi-fictif qu'elle mobilise ? Comment une aventure dont le récit inaugural a été mis en place par Balzac s'est-elle poursuivie ensuite, au travers de récritures diverses et de démarquages fictionnels ?

Dans « vie littéraire », l'épithète est-elle exclusive de toute autre forme d'existence que celles des « hommes d'art » ou bien le tout nouveau caractère amphibie de l'écrivain-journaliste n'est-il pas à l'origine d'une intonation décisive de la « vie littéraire » qui englobe les médias ? Quand le compte rendu de la « vie littéraire », mais aussi du « mouvement littéraire » devient l'affaire d'une presse (grande et petite) qui en repasse en boucle les multiples scènes, ne faut-il pas, au moment où s'analyse la « Civilisation du journal », s'interroger sur la manière dont le discours médiatique est en partie constitutif de cette réalité, lui donne publicité tout en la structurant fortement ? Car

la description de la vie littéraire y est quotidienne, non seulement à travers le feuilleton, la chronique, le compte rendu, le reportage, mais aussi dans les articles « Variétés » : portraits, meubles et immeubles, salons, cafés, funérailles, dîners, etc.

On pourra interroger aussi les dictionnaires (souvent parodiques) et autres « lorgnettes » (Monselet), les séries biographiques (Mirecourt) et la littérature panoramique, des *Cent-et-un* jusqu'au *Paris-Vivant*. Dans cette configuration, l'écriture diariste, les Mémoires et les correspondances constituent des documents capitaux régulièrement convoqués par l'historien. Quels témoignages offrent-ils de cette réalité ? Quels enjeux les animent ?

On s'interrogera aussi sur la fictionnalisation de la « vie littéraire » à travers notamment le roman à clés. Ces textes travaillés souvent par une ironie acerbe semblent aussi stratégiques : ne s'agit-il pas d'entrer ainsi par une voie détournée dans l'histoire littéraire, en consacrant les acteurs ? Cette « vie littéraire » a aussi engendré nombre d'analyses indigènes, propres au champ lui-même, constituant des témoignages privilégiés de la manière dont les écrivains perçoivent leur réalité, se faisant sociologues ou ethnologues d'eux-mêmes. Enfin, on n'aura garde d'oublier les relations entre écrivains et lecteurs (correspondances, courrier des lecteurs), documents précieux pour une approche des représentations de l'écrivain.

José-Luis Diaz et Jean-Didier Wagneur

Résumés

Valérie STIENON (Liège)

Le reste n'est que littérature... La vie littéraire par le kaléidoscope des *Physiologies*

Le petit genre de la physiologie littéraire traite chaque type socio-professionnel en tant qu'il constitue le représentant paradigmatique potentiel d'une classe, d'une corporation, d'un groupe, tous intrinsèquement associés à la topographie parisienne des années 1840. L'ambition panoramique, l'art de la satire et une proximité avec la presse tendent à formuler les stratégies d'accumulation du capital symbolique et participent au dévoilement des coulisses du monde socio-culturel.

Il apparaît que ce genre se focalise de la sorte sur les petits métiers de la fabrique du littéraire (publiciste, illustrateur, correcteur d'imprimerie), sur certaines sociabilités significatives (cafés, sociétés chantantes) et sur les secteurs de la réception (cabinets de lecture). Mais les modalités textuelles de fictionnalisation et de spécularisation « physiologiques » du monde social réservent-elles pour autant une place singulière et spécifique à la littérature, à côté du journalisme, de la politique, de l'enseignement, de l'administration ?

L'ambition totalisante des *Physiologies*, reposant sur un panoptisme qui prend la forme bigarrée du kaléidoscope multipliant des vues de la société, est l'occasion d'investiguer sur les à-côtés de la littérature, en s'interrogeant sur les manières de baliser le territoire et de le faire interférer avec - ou de l'écartier - d'autres sphères d'activités. Cette approche mène à deux questions qui concernent la définition que livrent implicitement les *Physiologies* des manières de vivre et de produire la littérature :

– Ces textes font-ils un traitement englobant et indifférencié suggérant une appréhension univoque du profil de l'homme de lettres ou s'attachent-ils au contraire à en souligner les nuances et les singularités en multipliant les variétés autour de la dichotomie bien connue des figures archétypales du poète et du journaliste ?

– Dans quelle mesure ces textes reconduisent-ils le mythe du génie créateur et les valeurs romantiques du talent et de l'inspiration, sachant que celles-ci sont difficilement compatibles avec les stratégies du parvenu et les expédients du jeune auteur pressé d'arriver, ruses que les *Physiologies* s'appliquent à débusquer, dans la foulée d'une abondante thématization du *macairisme* et des fourberies du *flonneur* ?

Paul ARON (Directeur de recherches au FNRS ; professeur à l'Université Libre de Bruxelles)

Les candidatures de Zola à l'Académie française : une obstination significative

Au XIX^e siècle, l'Académie française reste un passage très fréquenté par les écrivains désireux d'accéder à la légitimité littéraire. La génération romantique en fait largement partie, du moins pour ceux qui ont pratiqué les genres traditionnels de l'art oratoire, du théâtre et de la poésie. Les romanciers, comme Balzac ou Stendhal, en sont absents, mais les auteurs de théâtre mondain, les poètes parnassiens et les romanciers psychologues de la fin de siècle ont pour la plupart posé leur candidature.

Il s'agit d'une instance littéraire hétéronome, mais dont l'accès peut être vécu comme la sanction sociétale de la valeur littéraire, ou la consécration du rôle public de l'écrivain. Au XX^e siècle, cette sanction apparaît comme obsolète, ni les surréalistes, ni les nouveaux romanciers, ni les grands auteurs de l'entre-deux-guerres, Céline, Aragon, Malraux etc. n'en feront partie.

Qu'est-ce qui périmait cette formule ?

Zola pose sa première candidature à l'Académie française en 1890, au siège d'Émile Augier. Son échec ne le découragera pas. Pendant 17 ans, il reviendra à la charge presque à chaque élection. Mais les renseignements précis sur ces candidatures sont souvent contradictoires.

Mon article vise d'abord à faire le point sur ces différentes candidatures. Il tente de préciser dans quel état d'esprit Zola les a formulées. Il soutient ensuite l'hypothèse que la constance de Zola dans ses échecs successifs peut être un des facteurs de l'affaiblissement de la référence symbolique incarnée par l'Académie aux yeux des écrivains du XX^e siècle.

Denis SAINT-AMANT (FNRS – Université de Liège)

Le *Petit Bottin des Lettres et des Arts*. Discours et effets d'une topographie fin de siècle.

Le *Petit bottin des lettres et des arts* (1886), rédigé par Fénéon, Moréas, Adam et Méténier, prolongeant directement la *Lorgnette littéraire* de Monselet, constitue non seulement un intéressant objet en matière de représentation topographique du champ littéraire de l'époque, mais témoigne également d'un mouvement contradictoire d'adhésion et de distanciation par rapport au jeu littéraire.

Héritier de la *Lorgnette littéraire* de Monselet (1857), à la suite de laquelle Félix Fénéon l'inscrit au moment d'en signaler la parution dans *La Revue des journaux et des livres* d'avril 1886, l'anonyme *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, dont on pourra attribuer par la suite la paternité à Paul Adam, Fénéon, Méténier et Moréas, peut se donner à lire comme une manière de recensement dictionnaire du champ littéraire de son époque. Proposant des définitions des contemporains de ses auteurs, l'ouvrage mentionne ou évoque pas moins de 432 agents en 287 notices¹, en multipliant les options formelles. De la sorte, certaines entrées sont des poésies pastichantes (22 notices sont de la sorte rédigées en vers), d'autres des saynètes dialoguées, des blagues ou des notules livrant une anecdote en vrac, d'autres encore respectent la structure prototypique de la définition selon les modèles dictionnaires traditionnels. S'il n'est, dans l'ensemble, pas un ouvrage à clef, comme le note René-Pierre Colin², le volume nécessite une réactualisation tant certains noms et anecdotes qu'il évoque sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. À l'occasion de ces journées d'étude, c'est ce petit objet que nous nous proposons d'interroger, en tentant de montrer comment, malgré l'arbitraire d'une disposition alphabétique et le désordre impliqué par celle-ci, il permet de témoigner de certains effets réticulaires à l'œuvre au sein du champ et d'une représentation particulière, endogène, partielle et engagée, des forces en présence qui animent ce

1. Aux 281 notices formant la macrostructure du *Petit Bottin*, nous ajoutons les six « sous-notices » comprises à l'entrée dévolue au journal *Le Cri du peuple* (Lucien-Victor Meunier, Emile Massard, Albert Duc-Quercy, Jules Guesde, Albert Goullé et Séverine). L'entrée « Les Catholiques » n'est pas constituée de cinq sous-notices (Charles Buet, Louis Nicolardot, Léon Bloy, Joséphin Péladan et Laurent Tailhade), mais d'une sorte de poésie cénaculaire cacophonique. Quant à l'entrée « Les Vieilles lunes », elle dresse une liste de dix-huit actrices, cantatrices et danseuses jugées *has been* (en se trompant systématiquement dans la mention de leurs dates de naissance respectives) auxquelles sont mêlés le critique et écrivain René Maizeroy et l'ancien secrétaire d'Alexandre Dumas Benjamin Pifteau, tous deux féminisés. Les autres notices ne présentent pas d'ambiguïtés de ce type.

2. René-Pierre Colin, « Introduction » au *Petit Bottin des Lettres et des Arts* [1886], Tusson, Du Lérot, « D'après nature », 1990, p. XXVII.

dernier. Plus largement, on tentera de mettre en lumière la façon dont Fénéon et ses comparses, en réduisant la littérature à une forme de cadastre hybride, ne disent pas explicitement leur lucidité à propos du moteur-jeu qui dynamise ce secteur d'activité spécifique, mais œuvrent malgré tout à son dévoilement et engagent à son égard un double jeu ambigu d'adhésion et de distanciation.

Yoan VERILHAC (Université de Nîmes, RIRRA 21)

La petite revue symboliste ou l'invention d'une vie littéralement littéraire : l'exemple de *La Plume*

De façon générale, la petite revue est un objet de presse conçu par et pour une collectivité restreinte dont on sait combien la vie est réglée par un ensemble de rituels, d'institutions et de pratiques. En ce sens, elle est le lieu privilégié de cette constante « réflexivité "médiatique" » des cénacles qu'Anthony Glinoe et Vincent Laisney rappellent très judicieusement³, et elle travaille de fait à l'autoreprésentation d'une communauté (autoreprésentation qui relève alternativement de l'autopromotion, de la « mise en spectacle⁴ » et de la mise à distance de soi). Que ce soit dans l'espace du « fumoir spéculatif » ou de la scène de théâtre aux *Entretiens politiques et littéraires*⁵, dans celui du cabaret à *La Plume*⁶, la petite revue se projette dans des modèles de sociabilité dont elle est alors la transposition textuelle (et parfois iconique).

Sur ce point, *La Plume* est, de toutes les petites revues fin-de-siècle, un des meilleurs points d'observation de la vie littéraire des temps symbolistes. Pour qui veut, en somme, connaître et comprendre les mœurs et modes de vie de la « gensdelettrée » de 1890, le passage par la revue de Léon Deschamps est impératif. D'ailleurs, avant même qu'il s'agisse pour des historiens de sonder les secrets de cette petite vie avec *La Plume* à la main, ceux-là mêmes qui l'ont vécue ont, au moment d'écrire leurs souvenirs, exhumé leurs anciens numéros de la revue et recomposé le passé d'après eux. Les recueils de souvenirs font ainsi un arrêt à *La Plume* et en disent la valeur fondamentale : être le lieu idéal d'expression et d'union de « l'âme collective⁷ » dont chacun s'efforce de retrouver les traces. La revue de Léon Deschamps acquiert ce statut particulier parce qu'elle est, selon la formule d'Adolphe Retté, un « pudding⁸ » : elle se déploie sur tous les fronts de la vie littéraire et en devient une institution en tant que support médiatique (la revue), que maison d'édition, que lieu de réunion d'une collectivité (soirées et banquets), que lieu d'exposition d'art (salon des Cent).

Il ne sera cependant pas d'abord question de mettre en lumière en quoi *La Plume* constitue un bon « document » ni même le rôle qu'elle tient vis-à-vis de la vie littéraire des marges (en quoi elle la promeut, la représente, l'organise, etc.). Il s'agira plutôt de voir qu'en tant qu'objet profondément déterminé par les réalités de la vie collective, elle se donne à lire comme une mise en forme (médiatique et esthétique) de la vie artistique, et, ce faisant, constitue une réponse particulière à l'ambition collective de l'invention d'une vie « littéralement littéraire⁹ », pour reprendre la suggestive expression de Bertrand Marchal à propos de Mallarmé.

3. L'expression est empruntée au résumé de la communication de Vincent Laisney et Anthony Glinoe pour les présentes journées d'études : « Faire chanceler le mur des échos » : les figurations romanesques des configurations cénaculaires ».

4. Pour reprendre l'expression du titre initial de José-Luis Diaz pour ces journées d'études : « La mise en spectacle de la vie littéraire ».

5. Dans un article intitulé « Aux personnes qui s'intéressent à cette publication », *Entretiens politiques et littéraires*, janvier 1892, Francis-Vielé Griffin présente en effet la revue d'abord comme un « fumoir spéculatif, où se donnent rendez-vous quelques esthètes », ensuite comme l'équivalent d'une tentative expérimentale de représentation théâtrale mettant en scène « un ménage britannique qui, chaque soir, sur une scène et devant un public fort assidu, vivait sa soirée familiale, lisant le journal, causant jardinage et domestiques ».

6. Voir Ernest Raynaud : « *La Plume* éclectique de Léon Deschamps rendait l'image d'un cabaret joyeux, ouvert à tout venant », *La Mêlée symboliste*, (3 volumes), Nizet, 1971, (1918-1922), p. 436.

7. L'expression est de Guy Michaud, *Message poétique du Symbolisme*, Nizet, 1951, p. 471.

8. « En vérité, *La Plume*, c'est un pudding », Adolphe Retté, *Le Symbolisme, anecdotes et souvenirs*, A. Messein, 1903, p. 166.

9. Bertrand Marchal, « Avant propos » au t. II des *Œuvres complètes* de Stéphane Mallarmé, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2003, p. XIV : « Nulle existence n'aura été plus pleinement, et plus littéralement littéraire que celle de Mallarmé ».

José-Luis DIAZ (Paris 7)

L'invention de la vie littéraire

Qu'est-ce qui est nouveau dans la manière qu'a le XIX^e siècle de traiter (de) la « vie littéraire » ? Faire l'histoire de la notion, mais aussi celle des débuts de la *mise en récit*, de la *mise en spectacle* et de la *mise en histoire* de la vie littéraire, tel est ici le propos.

La notion existe certes avant, mais dans un autre sens : la vie littéraire au siècle précédent, c'était la vie de l'homme de lettres, du lettré, considérée comme vie individuelle assez repliée, surtout sous l'angle de ses « désagréments » (Voltaire) ou de sa pathologie physiologique (Tissot, Moreau de la Sarthe). Par ailleurs, à la fin du siècle, les biographes se plaisent à distinguer « vie littéraire », « vie politique » et « vie privée » de leurs héros¹⁰. Mais point encore de socialisation de cette vie, ni de construction ethnosociologique de son héros collectif : la « tribu » des gens de lettres et des artistes, qui, au siècle suivant, s'avèrera être aussi tout un « monde » offert à ses explorateurs¹¹. Si des formes de sociabilité littéraire existent bien, elles ne se donnent pas à lire comme vie littéraire spécialisée puisque domine le modèle « généraliste » de la vie de salon.

C'est à la fin de la Restauration que la notion « prend » son sens nouveau (décembre 1825 dans *La Lorgnette*). Redéfinie, elle suppose une vision synthétique de cette tranche de vie sociale en voie d'autonomisation (Bourdieu) : « vie exceptionnelle¹² », vie « spéciale », avec ses *habitus* caractéristiques, ses lieux d'anthologie, ses héros et ses grotesques, ses scènes à faire, etc. En d'autres termes, la « vie littéraire » accède au rang de *sociotope*. Balzac confirme cette socialité nouvelle, lui qui, tout en rêvant à une « physiologie de la littérature¹³ », est le premier à écrire, sans trop le dire, des « scènes de la vie littéraire » (Audebrand¹⁴), avant les Goncourt. C'est Balzac aussi qui déjà met la vie littéraire en scène(s), en personnages, dévoile ses « comédies », ouvre ses « coulisses », etc.

Mais c'est aussi la presse, grande et petite, qui apporte sa contribution.

Contribution à sa *mise en spectacle*. Dès la série d'articles du *Figaro* sur les Jeunes-France (1831), la vie littéraire, en particulier celle des groupes littéraires juvéniles, devient un sujet de choix : « mœurs », lieux, manières de lit et de table, tics de langage, argots, personnages types, tout fait partie de cette vie bigarrée et excentrique qui se donne à voir, jouant à faire exploser les normes de la vie « bourgeoise ». Le regard aime à glisser vers les « gens de lettres dans leur intérieur » (*Mercury*, 1835), plus encore vers les manifestations *pré-médiatiques* de leur vie tribale. La littérature panoramique ajoute son éclairage, avec évolution des espèces et des lieux littéraires typiques de *Paris ou le livre des cent et un* (1831) jusqu'aux *Petits-Paris* (1854) et au-delà. Les « mœurs des artistes » (Pyat, 1834) entrent à la fois en histoire et en représentation, avant que la « vie de bohème » (1843-1845) n'apporte une nouvelle cohérence à cette vie qui tend à la légende tout en suscitant en contrepartie un regard réaliste (Champfleury *vs* Murger).

L'illustration s'y met, mixant vie littéraire, vie d'étudiant et vie d'artiste, mêlant poètes et rapins, hommes de lettres et lorettes, bohèmes et Cydalises, incluant ainsi la vie littéraire dans un univers mythologique plus large, terrain de chasse favori des caricaturistes (Traviès, Gavarni, Daumier, etc.).

Mais sur un registre moins ludique, la presse aussi contribue à une *histoire de la vie littéraire* : celle que le XIX^e siècle (siècle de l'histoire et des inventaires) a à cœur de proposer, pour compléter l'*histoire de la littérature* naissante (celle des œuvres) par un prolongement tantôt pittoresque, tantôt à ambitions sociologiques déclarées. De Kératry (1831) ou Théodore Muret (1833) à Émile Montégut (1851) ou Edme-Marie Caro (1863), ce sont d'abord les revues (la *Revue des Deux*

10. Voir par exemple : Cousin d'Avallon, *Vie privée, politique et littéraire de Beaumarchais, suivie d'anecdotes, bons mots réparties, satires, épigrammes et autres pièces propres à faire connaître le caractère et l'esprit de cet homme célèbre et singulier*, Paris, Michel, 1802.

11. Voir mon article dans le dernier numéro de la RHLH : « Les Sociabilités littéraires autour de 1830 : le rôle de la presse et de la littérature panoramique », 2010-3.

12. Émile Montégut (1851) évoque avec l'inquiétude d'un « réactionnaire » d'après 48 « cette vie exceptionnelle » qui « crée au milieu de notre société toute une population inhabile à concilier ses mœurs et ses intérêts avec les mœurs et les intérêts généraux du pays ».

13. Voir le chapitre ainsi intitulé dans mon *Devenir Balzac*, Pirot, 2007.

14. Philibert Audebrand, *Léon Gozlan : scènes de la vie littéraire (1828-1865)*, 1887.

Mondes, la *Revue de Paris*, *La France littéraire*, *L'Europe littéraire*, *L'Artiste*, mais aussi *Le Petit Poucet*...) qui cherchent à donner une vue d'ensemble des « révolutions de la vie littéraire », souvent sous forme de parallèles (aujourd'hui *vs* autrefois, XIX^e *vs* XVIII^e siècle). Puis c'est au tour des mémorialistes de la vie littéraire de prendre le relais dans les années 70-80 (Houssaye, Gautier, Audebrand¹⁵, les Goncourt¹⁶). Et eux aussi aiment à la mettre en perspective en remontant au siècle antérieur (Paul de Musset, Houssaye, Nerval, etc.), ouvrant la voie à l'histoire littéraire naissante.

Jean-Didier WAGNEUR (BnF)

Vie littéraire et vie de bohème : construction identitaire et mise en spectacle

Autour des années 1840 s'impose un type d'écrivain post-romantique, à la fois auteur et journaliste, autodidacte ou issu des classes instruites, qu'on désigne globalement comme bohème. Il adapte les scénarios auctoriaux traditionnels, est contemporain de la naissance d'une culture de masse, maîtrise les ressources de la presse (grande et surtout petite) et ne tarde pas à y médiatiser ses *habitus*. Très tôt le principe du reportage d'une vie littéraire qui se relate en temps réel a pour fonction de promouvoir groupes et individualités, et de contribuer ainsi à leur notoriété et légitimité. Des décennies plus tard, autour des années 1880, quand bien même il ne serait plus vécu que comme fiction ou mythologie inaugurale, l'*ethos* bohème détermine toujours une posture dans le champ littéraire, s'illustrant certes par des articles, des monographies et des romans à clés mais aussi par une mise en spectacle. C'est ce corpus d'auteurs, de textes autoscopiques disséminés dans la fiction, les mémoires et surtout l'immense fonds de petite presse littéraire, conservé à la Bibliothèque nationale de France, qu'il s'agit aujourd'hui de se réapproprier et d'interroger au carrefour d'une histoire de l'écrivain et de ses sociabilités, de la naissance du média moderne, et d'une société fasciné par le spectaculaire.

Vincent LAISNEY (Paris Ouest) et **Antony GLINOER** (Toronto)

« Faire chanceler le mur des échos » : les figurations romanesques des configurations cénaculaires

Le cénacle occupe une place prééminente, quoiqu'ambiguë, dans la vie littéraire du XIX^e siècle. La forme *sociabilitaire* du cénacle est consubstantielle aux mouvements littéraires (romantisme, symbolisme, naturalisme, etc.) autour desquels s'est structurée une grande part du discours littéraire. Peu d'écrivains, dans l'élite de la corporation, ont résisté à son pouvoir d'attraction. Les chefs de file (Hugo, Courbet, Leconte de Lisle, Zola, Manet, Goncourt, Maurice Denis, Mallarmé) ont massivement fait reposer leur autorité sur cette forme. Se maintenant au pôle le plus autonomisé et le plus autotélique du champ littéraire, le cénacle s'érige même - Balzac l'a montré dans *Illusions perdues* - en contre-modèle du journal : autant l'un est élitaire, secret, homogène, fondé sur une économie du don et le rythme long de la publication de livre ; autant l'autre est égalitaire, public, hétérogène, polyphonique, ne connaissant que le rythme bref de la périodicité et l'économie d'échange, voire de marché.

Or, à l'instar du journal, qui ne cesse de se raconter et de s'auto-représenter, la sociabilité cénaculaire, contrairement à une idée reçue, ne méconnaît pas la réflexivité « médiatique ». Ce paradoxe est même au cœur de la démarche collective dont le cénacle est l'expression : en tant que forme de sociabilité privée, le cénacle a vocation à demeurer un lieu de parole réservée, inaccessible au public de passage – c'est ce qui le distingue du café et du salon. Mais en tant qu'incarnation institutionnelle d'un mouvement littéraire, le cénacle est sommé de rendre publiques l'émulation et la solidarité qu'il engendre. Il a l'obligation de se signaler pour exister face à ses concurrents, le salon, le café, le cercle et l'académie, omniprésents dans le champ des

15. Après le succès de son précédent livre sur Gozlan, ses autres ouvrages reprennent en écho le syntagme « vie littéraire » : *Alexandre Dumas à la Maison d'or : souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Calmann Lévy, 1888. - *Derniers jours de la bohème : souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy, 1906.

16. Dont le *Journal* a pour sous-titre : *Mémoires de la vie littéraire*.

sociabilités littéraires. Et ce devoir paradoxal de représentation se complique encore du fait que le cénacle et son efficace spécifique, cibles aisées des adversaires de chaque mouvement littéraire, sont l'objet tout au long du XIX^e siècle de constantes attaques...

Il existe donc, dans la masse écrasante des discours sur la vie littéraire, un abondant discours d'escorte *des* et *sur* les cénacles : lors de la querelle de la camaraderie littéraire autour de 1830, ses détracteurs ont usé de toutes les formes polémiques possibles (pamphlets, caricatures, satire fictionnelle) pour fustiger ses dérives ; les mémoires d'écrivains dont le nombre va croissant lui font après 1870 une place primordiale ; lui-même n'a cessé de s'afficher à travers l'écho filtré des épigraphes, des dédicaces, des hommages, des articles de critique et des poésies dites « cénaculaires », qui font l'apologie des cénacles présents, passés ou invisibles.

Partant, principalement, du corpus des romans cénaculaires (*Illusions perdues*, *Les Hommes de lettres*, *Le Termite*, *Le Soleil des morts*, etc.), cette communication examinera comment cette configuration sociale d'un genre inédit n'a cessé de se représenter et d'être représentée imaginairement comme le lieu d'une tension, constitutive à plusieurs égards de la vie littéraire du XIX^e siècle, entre privé et public, intérieur et extérieur, solitude et communauté, art et action.



LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Compte rendu du Conseil d'Administration du 25 septembre 2010

Présents : Pascale Auraix-Jonchière, Éric Bordas, Aude Déruelle, Frédérique Desbuissons, José-Luis Diaz, Philippe Hamon, Arnaud Laster, Agathe Lechavalier, Aurélie Loiseleur, Bertrand Marchal, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, Sarga Moussa, Nicole Mozet, Éléonore Reverzy, Cécile Reynaud, Daniel Sangsue, Gisèle Séginger, Marie-Ève Thérenty, Jean-Didier Wagneur.

Docteurs et doctorants : Sébastien Baudoin, Mathias Kusnierz.

Excusés : Brigitte Diaz, Sophie Guermès, Roland Le Huenen, Jean Lacoste, Jean-Yves Mollier, Nathalie Preiss, Jean-Marie Privat, Guy Rosa, Alain Vaillant, Jean-Claude Yon.

État des finances et délégués internationaux

Notre trésorière, Aurélie Loiseleur, dresse l'état de nos finances : il ne reste que 5852 euros dans nos caisses. C'est dire qu'il faut trouver une solution à cette situation. En faisant connaître la Société auprès de nos collègues, certes. Mais cela ne sera sans doute pas suffisant. On aborde alors la question du mode de paiement, qui n'est pas évident, notamment pour l'étranger (virement ou chèque au responsable international, qui par la suite reverse l'argent à la trésorerie). L'idéal serait de mettre en place le système Paypal, qui permet à tout un chacun de payer sa

cotisation, où qu'il soit, directement, sans intermédiaire. Aude Déruelle signale que cela est possible depuis le site, mais qu'il faut d'abord instaurer un accord avec la banque. Philippe Hamon soulève la question du coût, mais il est apparemment minime (5 % de la transaction).

De là deux décisions pour mettre en place ce système et développer le rayonnement de la SERD à l'étranger : Daniel Sangsue, notre correspondant en Suisse, accepte de prendre en charge la responsabilité des relations internationales pour la SERD. Frédérique Desbuissons accepte de devenir trésorière adjointe, pour épauler Aurélie Loiseleur dans ces mutations nécessaires.

Le site Internet

Aude Déruelle évoque l'actualité du site (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/>). Celui-ci est bien fréquenté, très bien référencé à présent, et elle reçoit régulièrement des demandes de mise en ligne pour des événements scientifiques, colloques ou parutions. Cette activité du site va gagner en importance avec la mutation du Bulletin en *Magasin du XIX^e siècle* : toutes les annonces (colloques, parutions, appels à communications) seront désormais sur le site uniquement. Ce qui permet des mises à jour régulières impossibles avec le support papier.

Romantisme [par Alain Vaillant]

Alain Vaillant, absent, a fait parvenir au CA un exposé détaillé sur les numéros (publiés ou en préparation) des années 2010-2012.

Numéros parus :

- 2010–1 : *sujet d'actualité* (resp. : José-Luis Diaz) – PARU. Numéro sur la génération Musset.
 - 2010–2 : « Styles d'auteur » (resp. : Éric Bordas) – PARU
 - 2010–3 : « L'enquête » (resp. : Dominique Kalifa) – PARU
 - 2010–4 : La technique (resp. David Charles) – SOUS PRESSE
1. Guillaume Carnino (EHESS / CNAM), « Les transformations de la technologie. Du discours sur la technique aux macro-systèmes « techno-scientifiques » »
 2. Jean-Baptiste Fressoz (IUE / EHESS), « Eugène Huzar, La fin du monde par la science et l'archéologie du futur »
 3. François Jarrige (Paris 1), « La conquête du soleil ? Les machines de Mouchot et les usages de l'énergie solaire dans la deuxième moitié du XIX^e siècle »
 4. Antoine Picon (Harvard), article sur le parc des Buttes-Chaumont (titre en attente)
 5. Stéphanie Sauget (Paris 1), « La spectacularisation de la technique dans les gares parisiennes au XIX^e siècle »
 6. Valérie Stiénon (FNRS / Liège), « La technique au quotidien. Poétique de la modernité industrielle dans les Physiologies »
 7. John Tresch (University of Pennsylvania), « La Technesthétique : Une conception physio-spiritualiste des arts romantiques »
 8. Nicolas Wanlin (Arras), « L'imaginaire technique dans les poèmes didactiques du XIX^e siècle »

- 2011– 1 : *numéro d'actualité*. Le crédit (Christophe Reffait)

Articles de Jean-Michel Rey, Pierre-Cyrille Hautcœur, Alexandre Péraud, Olivier Chaïbi, Adeline Wrona.

- 2011–2 : L'allégorie (coordinateur : Éléonore Reverzy)

Laurent Margantin (La Réunion), « Novalis et le juste usage de l'allégorie »

Valérie Stiénon (FNRS, U. de Liège), « Le type et l'allégorie : négociations panoramiques »

Martial Guédron (U. de Strasbourg), « L'ombre révélatrice. Caricature, personnification, allégorie »

Jean-Louis Cabanès et Éléonore Reverzy (U. de Paris Ouest-Nanterre/U. de Strasbourg), « Allégories réelles. L'allégorie en régime réaliste »

Luc Bonenfant (UQAM), « La poésie allégorique d'elle-même : le poème en prose à l'époque du réalisme » (titre à modifier)

Ludmilla Charles-Wurtz (U. de Tours) « L'allégorie politique dans l'œuvre poétique de V. Hugo, ou comment "penser à autre chose" »

Benoît Mongineot (U. de Toulouse-Le Mirail), « Allégorie et tautologie: la politique du poème, de Baudelaire à Mallarmé »

Laurent Baridon (U. de Grenoble II), « La statuaire : entre allégorie et symbole ».

- 2011– 3 : Le Prix de Rome (Cécile Reynaud)

- 2011– 4 : Le vivant (Gisèle Seginger)

- 2012– 1 : *numéro d'actualité*. La réclame (Philippe Hamon)

La publicité commerciale, discours qui baptise, décrit, et valorise objets et conduites sociales à l'attention d'un public de consommateurs à séduire et à persuader, envahit l'espace public comme l'espace privé au XIX^e siècle. Une étude des contaminations-influences au dix-neuvième siècle entre ces deux discours de séduction, la publicité (par le texte, l'image, la chanson, le slogan – ce que l'on appelle encore la « réclame ») et la littérature (tous genres confondus) pourrait se concentrer sur les points suivants :

1) La rencontre des écrivains français avec la grande ville anglaise ou américaine. La rencontre avec la figure de Barnum, empereur des « puffistes », comme modèle ou contre-modèle d'un monde en voie d'américanisation : voir l'article « *Barnum* » du *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse ; voir *Les Mystères de la réclame, scènes de la vie publique et privée aux Etats-Unis d'Amérique*, par T. E. Barnum, Bruxelles, Cadot, 1855, deux volumes ; « Le Humbug » de J. Verne (1870), les romans croisés France-Etats-Unis (le *Thomas Graindorge* de Taine), et les récits et reportages des voyageurs-journalistes. Les « réclames » des journaux incarnent, pour Bouvard et pour Pécuchet, la « bêtise » d'un siècle voué aux platitudes industrielles (chapitre 8). Cette « bêtise » publicitaire est souvent qualifiée de « yankee » (F. Champsaur).

2) Le début du « star-system » : les objets concrets industriels ne sont pas seuls en jeu. Certains personnages publics, en perpétuelle « exposition », vivent de et par la réclame : l'actrice, la courtisane (voir *Nana* de Zola, 1880 ; Marie Colombier : *Les Mémoires de Sarah Barnum*, 1884 ; *Lulu, roman clownesque* de Champsaur, 1901), l'artiste, l'homme politique en campagne électorale (Daudet : *Numa Roumestan* ; Adam : *Le Mystère des foules*), l'entrepreneur de spectacles, le « puffiste », sont les personnes-marchandises « affichées » et surexposées emblématiques du siècle. La réclame devient un mode d'être permanent de comportement, un art ou une manière de vie soumis aux impératifs saisonniers de la mode ou de l'événement. La mode comme affichage de soi, la mode féminine et la femme comme « enseigne de l'homme » (Zola, *La Curée*).

3) Les nouveaux objets, le nouveau personnel urbain et leur traitement par la littérature : le couple Gogo-Macaire qui, dans ses divers avatars (voir la *Physiologie du Robert Macaire*, par J. Rousseau, 1842), traverse tout le siècle, l'homme-sandwich (Coppée), le kiosque, la colonne Morris, l'affiche en couleur de grandes dimensions (Rouchon), de l'industrie, des « nouveautés » et de la politique (murailles commerciales et « murailles révolutionnaires »), le calicot, le commis voyageur et le commerçant d'articles de Paris (le Birotteau et le Gaudissart de Balzac), le collectionneur d'affiches (Champfleury, Robida), le promoteur immobilier (Daudet : *Port-Tarascon* ; Céard : *Terrains à vendre au bord de la mer* ; Maupassant : *Mont-Oriol*), le propriétaire de grand magasin et la cliente kleptomane (Zola : *Au Bonheur des dames*), le bateleur (Vallès). Certaines grandes affiches ou peintures publicitaires murales reviennent souvent dans la littérature (« A l'œil » ; « La redingote grise » ; « A l'Hérissé » ; « Au bon diable ») pour leurs vertus « surréalistes » ou symboliques (Zola : *Son Excellence Eugène Rougon*).

4) Le langage, la rhétorique et l'onomastique du monde de la réclame : le slogan, le « toc », le « chic », le « bluff », le « puff », le « kitsch ». Le « floueur ».

5) Incidences stylistiques sur la littérature : « Que tes strophes soient des réclames » proclame ironiquement Rimbaud (« Ce qu'on dit au poète... »). Nouvelles valeurs esthétiques, nouveaux genres (le « Dizain réaliste », friand des affiches, slogans et enseignes de la rue), et nouvelle poétique de la modernité (W. Benjamin : « Etudier l'influence du commerce sur Lautréamont et Rimbaud »). Le roman ou la nouvelle d'anticipation (Robida : *Le Vingtième siècle* ; Villiers : « L'affichage céleste ») donnent une large place à l'envahissement de la publicité. La réclame-texte et le texte-réclame entrent en contamination. Le texte littéraire et journalistique comme descripteur ou paraphraseur des réclames contemporaines : le « canard », le slogan, les « cris de Paris », le bagout, la « parade », le ton bateleur et le boniment (Lautréamont), la juxtaposition hétéroclite, les « images américaines » ou « yankees » (Laforgue, à propos de Baudelaire). C'est l'heure où le livre « vient de la rue » (Goncourt), où la rue devient le modèle du poème ou du roman moderne (vitesse, juxtaposition, kaléidoscope de micro-événements, voisinages incongrus, surprises, exposition des modes éphémères, fragmentation spectaculaire – voir Baudelaire, Coppée, Rimbaud, Verlaine, Vallès). Deux régimes de parlures dévaluées semblent se partager le siècle : le ton bateleur, toujours hyperbolique, toujours louangeur de la réclame d'un côté, la « blague » toujours dénigrante de l'autre.

6) Réclame, types de conduites sociales et discours persuasifs apparentés (discours de ruse, de manipulation, de propagande, de séduction) : la presse mondaine ; la critique littéraire et artistique ; la propagande religieuse ; la propagande politique ; la séduction. Faire-voir et faire-croire à la valeur de quelque chose pour faire agir (en général acheter). La question de la valeur et du désir. L'achat compulsif et la kleptomanie. La claque (Villiers : « La machine à gloire »). L'opinion et la « psychologie des foules » (G. Le Bon, G. Tarde).

7) Les peintres et la réclame (Manet, Toulouse-Lautrec, Chéret, Mucha, Steinlen, Bonnard...).

8) Le prospectus de vente de la librairie. L'affiche de librairie ou de représentation théâtrale. L'affiche pour un magasin qui a pris le nom d'un écrivain, d'une œuvre ou d'un personnage littéraire (« Au grand Pascal », « A Voltaire », « A Jean-Jacques Rousseau »).

• 2012–2 : La mystification (C. Dousteyssier et A. Vaillant)

C. Dousteyssier et A. Vaillant, introduction.

Peter Dayan (Professor of Word and Music Studies, University of Edinburgh) : « Erik Satie et la mystification au service de l'art ».

Damien Delille (doctorant, Université de Tours) : « Démystifier la mystique : les milieux symbolistes à l'épreuve du rire fin-de-siècle ».

Filip Kekus : « Enjeux de la mystification pour la génération de 1810, entre dissidence et fantaisie ».

Valérie Narayana (Mount Allison University, Nouveau-Brunswick, Canada) : « Anatomie d'une mystification : taxonomies imaginaires dans les représentations du débat de 1830 ».

Maria Scott (Lecturer, National University of Ireland, Galway) : « Vers une tradition de l'impertinence: de l'*Éloge philosophique de l'impertinence* au *Spleen de Paris* ».

Yoan Vérilhac (Université de Nîmes, RIRRA 21) : « “Vie littéraire” et mystification aux temps symbolistes »

Catherine Dousteyssier (université de Durham), « Mystification et parodie ».

Scott Carpenter (Carleton College, EU), [titre à préciser]

• 2012–3 : Les couleurs du XIX^e siècle

Comment appréhender les couleurs du siècle ? Grises et sombres, à l'image des millions de pages imprimées – livres et journaux principalement – qui nous en restituent aujourd'hui la part principale, ou encore des photographies et des cartes postales qui en prolongent la nostalgie ? Noires à l'image des costumes sérieux des bourgeois du siècle ou des robes sans fantaisie que

portèrent longtemps les humbles paysannes ? Vives et colorées à l'instar de la peinture pompier, des indiennes qui transforment vers le milieu du siècle le costume des femmes du peuple, ou encore des fascicules et des affiches de l'édition populaire ? Drapeau blanc, rouge, noir ou tricolore ? Le XIX^e siècle a sans doute été aussi coloré que les siècles qui l'ont précédé ou suivi, mais de quelles couleurs s'agit-il vraiment ? De quelles manières furent-elles perçues, vues, interprétées, poétisées, moralisées, politisées ? Ce qu'il convient ici de mettre en lumière, c'est *ce que le XIX^e fait à la couleur* ou aux systèmes de couleurs. Il conviendrait bien entendu d'envisager la question sous ses dimensions scientifiques, artistiques et techniques, notamment autour de la querelle du colorisme. Mais les mutations majeures qui affectent la teinturerie, l'industrie textile, la parure, la mode, apparaissent tout aussi essentielles, en liant aux couleurs d'évidents codes moraux ou sociaux. Les transformations de la ville (éclairage et illuminations, publicité, architecture, espaces verts, parterres fleuris) sont également aux sources d'une spectacularisation urbaine qui est aussi une colorisation. La gamme des couleurs s'élargit, tant sur le plan optique et technique que sur celui des appréciations sociales : on découvre des peaux, des chevelures, des paysages qui sont ceux d'ailleurs exotiques et colorés. Les couleurs, multiples, entrent aussi en littérature et en affectent l'esthétique. Les couleurs du XIX^e siècle sont évidemment à la mesure du prisme ou de la palette qui leur a donné naissance, mais tout l'enjeu consiste ici à en restituer les logiques et les regards spécifiques. (D. Kalifa)

- 2012–4 : La communication.

Le dernier demi-siècle est généralement considéré comme l'époque où l'explosion des nouveaux modes de communication et la transformation des moins récents ont le plus profondément bouleversé l'ensemble des pratiques sociales et des productions culturelles (littérature comprise). Cette évolution actuelle de la communication a concerné le transport des biens et des personnes, mais aussi les technologies de l'image, la communication immatérielle d'ondes audio-visuelles et de flux électroniques : nous ne faisons aujourd'hui, sur le terrain littéraire, que commencer à enregistrer les premiers effets d'une mutation de notre rapport général à l'écriture et à l'invention textuelle, dont l'ampleur à venir est encore largement imprévisible.

Mais cette représentation néglige une réalité incontestable : que le XIX^e siècle a bien été, sur tous les plans que nous venons d'évoquer rapidement, celui où s'est mise en branle cette évolution historique qui a placé la dynamique communicationnelle au cœur de la culture. Sur le plan le plus matériel, il y eut d'abord le bond en avant de tous les moyens de transport (route, chemin de fer, air, mer...), qui a engendré une nouvelle forme d'épopée, celle de l'ingénieur et des travaux publics (1), et qui, surtout, a suscité un nouveau rapport à l'espace, totalement décroisé et offert à la marche, au voyage, à l'arpentage de tous les territoires (2). Parallèlement, la dématérialisation de la communication, *via* le fil du télégraphe puis du téléphone ou sous les formes plus fantasmées de la communication qu'on dirait aujourd'hui parapsychologique, a suscité un nouveau fantastique, qui a aussi bénéficié d'un transfert de l'imaginaire religieux (3).

Cette fois sur le terrain concret des pratiques sociales, les deux nouveautés majeures sont d'une part l'apparition d'un espace public structuré par les règles nouvelles de la communication politique (4), d'autre part et en lien avec celle-ci, l'émergence de notre moderne culture médiatique (5).

Quant à la littérature, sa singularité est de devoir s'adapter aux formes de communication les plus opposées : communication orale (sur le mode de l'échange cénaculaire), communication manuscrite ou imprimée ; communication pour *happy few* ou communication de masse, communication médiatique (voire multimédiatique) notamment pour le roman et les proses réalistes (mais pas seulement) ou communication par le livre, etc. Il est bien possible que les mutations de l'écriture littéraire (ainsi que son mal-être si souvent exprimé) soient dues essentiellement à ce tourbillon communicationnel (6).

Le but de ce dossier ne sera bien sûr pas seulement de lister et de passer en revue ces différents avatars de la communication (numérotés ci-dessus de 1 à 6), mais, de façon synthétique et dialectique, de les mettre en regard les uns et des autres, de s'interroger sur la pertinence historique globale de la notion de communication, face aux transformations sociales, culturelles et littéraires du XIX^e siècle.

Le Magasin du XIX^e siècle

Le Conseil d'Administration évoque la transformation du Bulletin *Dix-neuvième siècle* en revue annuelle. Une telle transformation est rendue nécessaire à la fois pour des nécessités financières (avec changement d'éditeur) et des mutations inévitables occasionnées par Internet. Il s'agit donc de mettre sur le site de la SERD toutes les informations concernant l'actualité scientifique et culturelle du XIX^e siècle, informations qui deviennent vite obsolètes, pour réserver à la nouvelle revue les analyses et les points de vue.

L'éditeur contacté (Lucie Éditions), serait heureux de nous accueillir, à des tarifs il est vrai plus intéressants pour nous. Il nous faut donc mettre fin à la collaboration avec les Cahiers Intempestifs, même si celle-ci fut intéressante et fructueuse pendant de longues années. Le titre proposé par José-Luis Diaz et Jean-Claude Yon est celui de *Magasin du XIX^e siècle*. Cécile Reynaud souhaite que l'on conserve toutefois la rubrique des expositions dans la nouvelle revue. Agathe Lechevalier, qui accepte de prendre en charge la rubrique culturelle, la rassure sur ce point. Il reste à réfléchir à nouveau sur les comptes rendus, pour procéder à la répartition entre *Romantisme*, le site, et éventuellement le *Magasin*.

On procède à un vote :

- sur le projet et le changement d'éditeur. Approuvé à l'unanimité.
- sur le titre. 18 voix pour ; 2 contre.

Les activités scientifiques de la SERD

— le dernier Congrès sur « Les religions au XIX^e siècle »

Le CA pose à nouveau la question d'une publication électronique ou papier. Béatrice Didier a en effet eu un contact avec Champion, qui est prêt à prendre le volume (avec toutefois une subvention de 1500 €). Gisèle Séginger évoque les problèmes de limites en nombre de signes des articles (ceux du volume seront nécessairement plus courts, même s'il convient de poser des limites également à une publication en ligne). Bertrand Marchal voit des inconvénients et des avantages des deux côtés. Certains contributeurs refuseront de donner leur papier s'il s'agit d'une publication en ligne. Sarga Moussa, partisan du papier, se pose la question de l'archivage du Congrès en ligne. Aude Déruelle le rassure sur ce point : tous les Congrès resteront sur le site. Aurélie Loiseleur rappelle cependant les difficultés financières de la société : nous ne pouvons nous permettre actuellement de payer 1500 € une publication qui serait gratuite lors d'une mise en ligne. Selon Frédérique Desbuissons, les articles en ligne rencontrent un plus grand nombre de lecteurs et suscitent plus de réactions que les publications parues sur papier. Elle mentionne en outre que les délais chez Champion sont très longs. Aude Déruelle précise en effet qu'une mise en ligne prendrait au maximum une journée entière de travail (une fois les textes mis en forme, évidemment, mais un tel travail serait également nécessaire pour Champion). Gisèle Séginger et Daniel Sangsue regrettent que la SERD n'ait plus de collection, comme autrefois auprès de Klincksieck. Mais tout le monde s'accorde pour dire que les temps ont changé.

On procède à un vote : 10 voix pour la mise en ligne ; 5 pour la publication papier ; 4 absents.

— la Journée d'études de janvier 2010

Elle portait sur le Canon en littérature et une solution éditoriale serait en cours auprès d'une revue.

— la Journée des préparateurs de l'Agrégation

C'est Nicolas Wanlin qui a présenté la journée sur Aloysius Bertrand. Elle s'est bien déroulée selon José-Luis Diaz et Aurélie Loiseleur. C'est à présent un rendez-vous régulier. Rappelons qu'une bibliographie préparée par Nicolas Wanlin est disponible sur le site ; celui-ci peut accueillir d'autres contributions.

— les Doctoriales

Sébastien Baudouin rappelle l'aventure des doctoriales, qui a débouché sur des journées d'études en juin 2010. José-Luis Diaz souhaite toutefois que les universitaires, notamment de la SERD, viennent en plus grand nombre assister à ces journées. Marie-Françoise Melmoux-Montaubin souligne que la date choisie était peu propice à une grande fréquentation, il faudra peut-être à l'avenir songer à modifier le moment de ce rendez-vous. Car comme le rappelle Sébastien Baudouin, l'aventure n'est pas finie : les doctorants sont en train de se réunir parallèlement à ce Conseil d'Administration afin de formuler de nouvelles pistes de recherches pour l'année universitaire à venir.

— la Journée d'études de janvier 2011

La Journée de la Vie littéraire se tiendra le vendredi 14 janvier à la BNF ; le CA se réunira le lendemain comme prévu.

— l'exposition sur le Peuple parisien du musée Carnavalet

José-Luis Diaz lit la lettre de Nathalie Preiss, grâce à laquelle cette collaboration a pu voir le jour. Des journées d'études sur le travail, le costume du peuple parisien sont prévues. L'exposition se tiendra d'octobre 2011 à février 2012. Du côté de la SERD, il s'agirait de mettre en place une journée d'études (pour octobre) autour de la voix du peuple, du rire, du patois, du bruit... Des conférences ponctuelles sont également possibles.

— le Congrès sur les Langues (2012) – Sarga Moussa et Éric Bordas dir.

La Fondation Singer Polignac nous ouvre généreusement ses portes. Deux jours sont prévus cette fois, les 24 et 25 janvier 2012. Reste à trouver un autre lieu parisien : l'Institut du monde arabe ? Mais il faudrait pouvoir tenir des ateliers parallèles, ce que permettait la BNF. Selon Éric Bordas, il s'agira de voir en fonction des propositions et des demandes.

Questions diverses

Frédérique Desbuissons signale que les appels à communication pour la revue *48/14* du Musée d'Orsay sont le site de la SERD. La revue s'ouvre à d'autres objets : la photographie, notamment. Mais les articles doivent avoir un lien avec les arts visuels. On peut également envisager la publication de traductions.

Aude Déruelle

L'ACTUALITÉ DU SITE

Le site de la SERD (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/>) s'enrichira grâce à vos contributions. Merci de me contacter (aude.deruelle@univ-orleans.fr) si vous souhaitez faire paraître une annonce concernant l'actualité scientifique ou culturelle du XIX^e siècle, en France ou à l'étranger.

• Création de nouvelles pages

— Musées et maisons d'écrivains et d'artistes

Cette page (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/museesetmaisons.html>) recense les lieux consacrés à un écrivain ou un artiste : maison habitée par l'auteur, musée dédié à un artiste, ou autres lieux, telle la propriété de Caillebotte. Cette page demande toutefois à être complétée : je vous remercie de m'envoyer vos suggestions.

— Pages culturelles :

Toute l'actualité culturelle est destinée à présent à figurer sur le site. Retrouvez l'actualité des mises en scène de pièces (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/theatre.html>) et d'opéras (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/opera.html>) du XIX^e siècle. Une page est également dédiée à la recension des expositions consacrées au dix-neuvième (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/expositions.html>). Ces pages demandent également à être complétées, notamment en ce qui concerne les actualités culturelles de l'étranger. Vous pouvez envoyer vos suggestions à Agathe Lechevalier (agathelechevalier@hotmail.com), qui coordonne également la rubrique culturelle du *Magasin du XIX^e siècle*.

— De nouvelles pages verront bientôt le jour, consacrées à l'actualité musicale ou cinématographique.

- Dans la rubrique Manifestations, vous retrouverez toutes les manifestations scientifiques consacrées au XIX^e siècle :

— Séminaires (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/seminaires.html>) : les séminaires de l'année 2010-2011 consacrés à des auteurs (Balzac, Hugo, Verne, Quinet...) ou plus généraux, dont la problématique porte en partie sur le XIX^e siècle (littérature et censure ; ethnocritique...).

— Colloques (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/colloques.html>) : cette page annonce les colloques à venir portant sur le XIX^e siècle. Je vous invite à me contacter afin de pouvoir la compléter et la mettre à jour régulièrement.

— Appels à communications (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/appels.html>) : appel pour des revues (la revue du Musée d'Orsay, 48/14 ; *Romantisme*) ou bien des colloques (« Faim(s) de littérature - L'art de se nourrir au XIX^e siècle »).

- La rubrique Parutions, mise à jour régulièrement, comporte plusieurs entrées où les parutions concernant le XIX^e siècle sont annoncées selon les catégories des livres publiés : essais, éditions, collectifs, revues. Si vous désirez annoncer une parution, merci de m'envoyer la référence, accompagnée, si possible, d'une adresse Internet qui puisse faire office de lien.

- Enfin, je vous rappelle que le Congrès consacré à *La Vie parisienne* peut être lu en ligne (<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/vieparisienne.html>). Le site accueillera bientôt le Congrès sur *Les Religions du XIX^e siècle*. Vous serez informés de la mise en ligne par *La Lettre*.

Aude Déruelle

LA SERD ET L'INTERNATIONAL

La Société des études romantiques et dix-neuviémistes compte actuellement trois fois plus d'adhérents français que de membres étrangers. Si beaucoup de pays sont représentés, c'est parfois avec un petit nombre de membres seulement et certains grands pays sont nettement sous-représentés (à l'inverse, de petits pays peuvent compter un grand nombre d'adhérents !). Il faut donc travailler à élargir notre audience à l'étranger, et ceci non seulement pour fédérer les dix-neuviémistes du monde entier, mais aussi pour les mettre en relation entre eux dans leur pays d'origine.

Le problème qui se pose aux adhérents étrangers potentiels est le paiement de la cotisation. D'une part parce que le montant doit en être fixé dans la monnaie de leur pays, et d'autre part parce que le versement de la cotisation est souvent compliqué et peut s'accompagner de frais importants.

Pour remédier à ces difficultés, il faudrait idéalement un(e) représentant(e) par pays concerné, qui s'occuperait de récolter les cotisations de « ses » membres et d'envoyer un chèque global à la Trésorière, ou un abonnement au système PAYPAL qui permettrait aux membres étrangers de verser directement et individuellement leur cotisation. Nous étudions la mise en place de ce système et sommes ouverts à toute proposition.

Mais l'adoption d'un tel système ne doit pas dispenser la SERD d'avoir des correspondants à l'étranger qui prennent soin de recruter des membres et de centraliser l'information sur les activités dix-neuviémistes de leur pays (colloques, publications, soutenances de thèses, etc.). Il faut que les correspondants actuels et ceux qui seront engagés comprennent qu'ils ne sont pas seulement correspondants sur leur carte de visite, mais qu'ils doivent faire rayonner la SERD dans leur pays, c'est-à-dire contacter les membres potentiels (étudiants, thésards, enseignants, institutions...), les encourager à adhérer à la société, récolter des informations pour nous les transmettre – et pas seulement nous envoyer la liste de leurs propres publications...

Elu responsable des Relations internationales en septembre, je n'ai pas eu le temps de faire beaucoup de choses. J'ai néanmoins pris quelques contacts pour développer notre implantation à l'étranger, ainsi avec Catherine Dousteysier-Khoze, qui s'est chargée du Royaume-Uni et a déjà fait du bon travail, et avec Nicolas Valazza, qui veut bien s'occuper des Etats-Unis. Mais la tâche est immense et j'ai besoin de l'aide de toutes les bonnes volontés.

Aussi me permets-je de lancer un appel à tous les membres étrangers qui seraient disposés à s'engager pour la SERD et à devenir des correspondants *actifs* : qu'ils prennent contact avec moi dès que possible afin que nous définissions ensemble les modalités de leur future collaboration : daniel.sangsue@unine.ch.

Daniel Sangsue

LES DOCTORIALES

Après une année consacrée au thème de la norme, et qui a donné lieu à deux journées d'études en juin 2010 (actes à paraître sur le site), le groupe des Doctoriales de la Société des Études romantiques et dix-neuviémistes a lancé pour l'année 2010-2011 une réflexion sur les notions de valeurs et d'usages de la littérature.

Le site des Doctoriales (<http://doctoriales-serd.com/>)

Le mail des Doctoriales (contact.doctoriales.serd@gmail.com)

Groupe de recherches : Valeurs du singulier

Doctorants : Marian Balastre, Muriel Bassou, Caroline Crépiat, Jessica Desclaux, Gheorghe Derbac, Christelle Girard, Filip Kekus, Lucie Lagardère, Emilie Pezard, Elise Sorel, Valérie Stiénon, Lola Stibler, Virginie Tellier.

Responsable : Émilie Pézard

Pour l'année 2010-2011, un groupe composé d'une douzaine de doctorants s'attachera à l'étude de la notion de singulier en tant qu'elle est constituée en valeur. Alors que le XIX^e siècle est marqué par l'émergence de l'individualisme, conséquence de la démocratie naissante, alors que le champ littéraire est marqué par la naissance de la production de masse, la singularité, parallèlement aux ambitions collectives qui marquent le romantisme, se trouve érigée en valeur. C'est ce lien entre valeur et singularité, institué au XIX^e siècle, qui mérite d'être interrogé, dans le cadre d'un contexte spatio-temporel large : trouve-t-on une telle valorisation dans d'autres littératures européennes ? Et cette valorisation n'est-elle pas encore souvent aujourd'hui un principe guidant la recherche en littérature ? Il s'agit donc d'étudier la valeur du singulier comme un fait historique, en étudiant les différents champs où elle s'exerce.

Le singulier est l'objet de prédilection des représentations littéraires : de la prédilection du romantisme pour la « peinture des exceptions » aux dandys des œuvres décadentes, en passant par l'étude de cas pathologiques du naturalisme, l'écrivain s'attache à représenter l'individu dans ce qu'il a de singulier, c'est-à-dire, selon le Littré, en ce « qui ne ressemble point aux autres ». Michel,

le fou de *La Fée aux miettes* de Nodier, Chérie, la jeune bourgeoise de l'œuvre éponyme des Goncourt, les chercheurs d'absolu des romans balzaciens sont autant de figures de la singularité qui pourront être étudiées.

La valorisation du singulier intervient aussi au niveau de l'écriture. La remise en cause romantique des genres, la standardisation induite par l'évolution de la presse sont quelques-uns des facteurs qui expliquent l'émergence de la notion de « style d'auteur » au XIX^e siècle. Dans un contexte éditorial marqué par une bipartition de la production littéraire entre littérature élitaires et littérature industrielle, des écrivains pourront s'opposer à la vocation populaire des romans-feuilletons en cultivant une forme d'écriture élitaires : le style « artiste » des Goncourt, les néologismes décadents, la notion d'« écrivain de race » chère à Barbey d'Aurevilly ou encore l'obscurité de Nerval ou Mallarmé apparaissent comme autant de moyens stylistiques visant à élaborer une œuvre marquée du sceau du singulier.

Les formes de singularité élaborées au sein de l'œuvre trouvent encore un écho dans la posture que s'assigne un auteur dans le champ littéraire. Tournant le dos au majeur Hugo, dont l'œuvre revendique une portée universelle, comme aux auteurs nourrissant la production de masse, des écrivains peuvent se revendiquer comme mineurs. L'originalité devient un paradigme d'évaluation de la littérature. Peut ainsi être étudiée « l'imagination du mineur » (Pierre Jourde), selon laquelle l'œuvre vise une extrême singularité, réalisée dans l'œuvre elle-même comme dans les conditions de sa réception.

La valorisation de la singularité conduit enfin à l'émergence de nouvelles valeurs littéraires : le bizarre, le grotesque, l'excentrique, le monstrueux. Mais ces notions, qui sont autant de voies d'exploration de l'extrême singularité, ordonnent également un imaginaire collectif auquel on peut donner le nom de « romantisme », puis « décadence ». Le paradoxe de la valorisation du singulier est en effet de risquer d'aboutir, comme le note *Le Siècle* en 1833, à une « monotonie d'originalités pareilles ». C'est pourquoi la question suivante méritera également d'être posée : le singulier peut-il constituer une valeur en littérature ?

Groupe de recherches : Usages du littéraire

Doctorants : Florence Botello, Mathilde Labbé, Landry Liébart, Marion Mas, Angélique Mottet, Filippo Silva, Matthieu Vernet.

Nous nous intéresserons d'abord aux notions d'usage et de performativité de la littérature telles qu'elles ont été élaborées depuis le XIX^e siècle. Il est loin le temps où l'on prohibait l'étude de la moralité dans la littérature. Dans le sillage de la psychologie cognitive, nombreuses sont les études qui s'intéressent aux conséquences de la littérature : non plus ce que le monde fait à la littérature, mais ce que la littérature nous fait.

De l'herméneutique de la réception à l'étude des pratiques de lecture, des usages du livre et de la sociabilité qui s'y attache, la fin du XX^e siècle a vu grandir l'attention portée au lecteur et au rôle des communautés dans la production de sens. Il en résulte dès les années 1970 un lien nouveau entre les sciences sociales, l'histoire et l'étude de la littérature, et qui évolue encore aujourd'hui, comme en témoignent les travaux d'Yves Citton, de Judith Lyon-Caen ou de Martha Nussbaum.

Il s'agira donc pour nous de réfléchir à l'empreinte du littéraire sur les lecteurs et d'étudier son mode d'influence, ou, si l'on inverse la perspective, l'usage que les lecteurs en font. Que l'on s'intéresse aux mécanismes de l'empathie et aux modes de lecture ou bien au versant éthique du littéraire, les usages que l'on peut faire du littéraire sont multiples, et c'est à leur étude que nous nous attacherons pour ce début d'année 2011.

15 janvier 2011 – Usage moral et instrumentalisation de la littérature

26 février 2011 – Usage esthétique et circulation des modèles littéraires

28 mai 2011 – Usages du livre par son public : effets prétendus et effets réels de la littérature sur les lecteurs

Bibliographie indicative :

- Martine Burgos, Christophe Evans, Esteban Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs, trois études sur la sociabilité du livre*, BPI, 1996.
- Roger Chartier (dir), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985.
- Roger Chartier (dir), *Les Usages de l'Imprimé (XV^e-XIX^e siècle)*, Fayard, 1987.
- Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Albin Michel, 1996.
- Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*. Paris, Editions Amsterdam, 2007.
- Antoine Compagnon, *Morales de Proust*, séminaire au Collège de France, 2008-2009
- Richard Hoggart, « The abuses of literacy ou les dangers de la lecture », *Richard Hoggart en France*, BPI, 1999.
- Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Cl. Maillard, NRF, Gallimard, 1978.
- Judith Lyon-Caen, Dinah Ribard, *L'Historien et la littérature*, La Découverte, 2010.
- Judith Lyon-Caen, *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Tallandier, 2006.
- Martha C. Nussbaum, *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, trad. S. Chavel, Editions du Cerf, 2010.

CARNET

Hommages à Anne Ubersfeld

Annie Ubersfeld, normalienne (1938), agrégée (1945), professeur à l'Institut d'études théâtrales de l'Université Paris III (1973), a été l'initiateur et l'artisan du réveil des études théâtrales ou plutôt de leur invention, leur Roland Barthes. Leur éclat a fait oublier qu'elles ne se sont constituées en discipline distincte que très tard, avec la création pionnière, à laquelle elle prit part aux côtés de Bernard Dort, de l'Institut qui leur était réservé dans la toute jeune Sorbonne-Nouvelle et l'on a peine aujourd'hui à imaginer leur état languissant jusqu'à la fin des années 60. D'une part les textes de théâtre restaient à l'écart du grand mouvement de la « nouvelle critique » et ne relèvaient que de l'ancienne histoire littéraire (règles des genres, sources et influences, « fortune » des œuvres, « psychologie » des personnages, « idées » morales et religieuses) ; cause et conséquence d'autre part, le « travail théâtral » lui-même était entièrement ignoré et la scène n'était envisagée que pour ses effets anecdotiques sur le texte (biographiques – la Champmeslé – ou génériques – la double exposition) ; rien enfin sur les auteurs et les spectacles contemporains, actuels n'en parlons pas. Or c'était le temps du printemps de la scène que faisaient fleurir Planchon, Vitez, Chéreau, Mnouchkine. L'école, reproductrice des conditions de production, résiste naturellement à l'innovation, la scène, art social, également ; à l'université, le théâtre attendait son mai 68 ou son 1830.

Bien des choses outre son intelligence prédisposaient Annie Ubersfeld à s'y atteler : sa passion et son expérience du théâtre, sa pratique de Hugo – sa thèse, *Le Roi et le Bouffon, étude sur le théâtre de Hugo de 1830 à 1839* avait rendu à la compréhension ce grand pan de l'œuvre livré depuis un siècle à toutes les goguenardises –, et surtout cette insoumission radicale qui l'avait fait rejoindre la Résistance et la faisait rester au Parti communiste. Il y fallait aussi du talent – les grandes choses en demandent plus que les petites –, elle n'en manquait pas. De là, au-delà de leur succès, l'importance historique des livres d'Annie Ubersfeld : les merveilles des scènes actuelles y éclairent les anciens chefs d'œuvres ; l'univers théâtral, texte, jeu, espace, objets, y est envisagé pour lui-même, tel que les spectateurs le voient ou s'en souviennent et que les lecteurs l'imaginent ; les « méthodes » inspirées de la linguistique, de la psychanalyse, du marxisme, de l'analyse actancielle des récits ou de la sémiologie nouveau-née, invoqués avec une grande liberté, délivraient le théâtre des leçons apprises et le rendaient au mouvement vivant de la pensée.

Lire le théâtre (1977), principalement consacré au texte, devint, à juste titre et malgré lui tout à la fois, la Bible de khâgnes dès avant la création de leur section Théâtre, et, constamment réédité, reste aujourd'hui – *habent sua fata libelli* – réservoir de sujets d'examens et de concours. Moins accaparés par l'école et donc moins célèbres que *Lire le théâtre*, dont ils constituent les tomes II et III, *L'École du spectateur* (1981) et *Le Dialogue de théâtre* (1996) forment pourtant avec lui une

trilogie, complétée par *L'Objet théâtral* (1978) et, en collaboration avec G. Banu, *L'Espace théâtral* (1992). Ces livres, quoiqu'ils vaillent aussi par les exemples, nombreux et admirablement inventifs, qui illustrent le propos théorique, sont de portée générale et formelle ; leur réciproque, nécessaire pour qui croit que l'art naît du croisement d'individus – génies parfois – et de formes, se trouve dans la série d'essais consacrés, auteurs et metteurs en scène mêlés, aux plus grands : Claudel (1981 et 2005), Vinaver (1989), Vitez (1994 et 1998), Koltès (1999). Encore ignorons-nous ici la masse des articles de toutes destinations – de la critique théâtrale tenue, dès sa jeunesse, dans *France Nouvelle*, dans *L'Humanité*, dans *Révolution*, à l'intervention en colloque de sémiologie pointue – dont est sous presse un recueil dû aux soins de Pierre Frantz, Isabelle Moindrot et Florence Naugrette.

Avec cela Annie Ubersfeld restait une dix-neuviémiste classique, une universitaire comme les autres, seulement meilleure que la plupart. Les recueils d'articles recomposés en volume, *Paroles de Hugo* (1985), et *Le Théâtre et la cité. De Corneille à Kantor* (1991) peuvent donner une idée de son inventivité, son *Roman d'Hernani* (avec Noëlle Guibert, 1985) et sa biographie de Gautier (1992) de son talent de conteuse, et son édition savante de *Ruy Blas*, ou des fragments dramatiques inédits de Hugo, prouve sa patience d'érudite ; mais le pain quotidien de son travail d'universitaire se trouve peut-être dans ces commentaires donnés aux éditions de grands textes où elle réussit à faire de chacun un lecteur (presque) aussi émerveillé, attentif et alerte qu'elle-même : *Le Mariage de Figaro* (1956), *Andromaque* (1961), *Cromwell* (1968), *Lorenzaccio* (1968), choix de textes de *Salacrou* (1970), écrits critiques et d'esthétique de Diderot (1980), *Hernani* (1987 et 2002), *Contes et récits fantastiques* de Gautier (1988), sans parler de ses contributions aux deux éditions des œuvres complètes de Hugo en 1967-70 et en 1985.

Ceux des lecteurs d'Annie Ubersfeld qui ne l'ont pas entendue ont de quoi le regretter. Conférencière brillante et intervenante intrépide, les colloques se réveillaient à sa voix ; c'était surtout un professeur plus qu'inoubliable – tous le sont à un titre ou un autre... –, mémorable. Au lycée, on intriguait pour être dans sa classe ou l'on y assistait sans en être ; elle captivait, choquait, faisait rire : elle savait « faire le show » ; elle savait aussi privilégier la curiosité, piquer l'amour propre, susciter de désir d'obtenir son estime et au bout du compte faire travailler dur. Loin de ces professeurs charismatiques et narcissiques satisfaits de leur propre succès, elle voulait celui de ses élèves et l'obtenait. Ses thésards ont peuplé les Universités ; Georges Banu, Pierre Frantz, Isabelle Moindrot, Florence Naugrette, Patrice Pavis, Guy Rosa, Jean-Pierre Ryngaert, Catherine Treilhou ne sont pas les seuls qui portent son empreinte. Nullement intéressée, soucieuse de gloire mais non d'honneurs, pas même ambitieuse, elle était la générosité même. Sans d'ailleurs le savoir ni s'en préoccuper.

Ses livres ont eu le don des langues et *Lire le théâtre* n'a pas moins de dix traductions, mais elle-même, de parents polonais, sachant beaucoup de langues, était grande voyageuse. Sa maison, au fils des ans, s'était remplie d'objets venus d'ailleurs ; elle avait de la famille et des amis aux quatre coins du monde, d'anciens élèves ailleurs, et répondait aux invitations, à communiquer ou à enseigner, jusqu'à la limite de ses forces. Son deuil nous dépasse.

Guy Rosa

Être réunis ici aux côtés d'Annie nous impressionne. Parce qu'elle nous quitte, bien sûr, mais aussi parce que cette grande petite femme était impressionnante.

De sa vie, je ne connais que les bribes qu'elle m'en a racontées, et n'étant pas de ses intimes, je n'oserai me croire propre à en retracer la romanesque histoire.

Celle d'une femme-siècle, née avec la Première Guerre Mondiale, ayant traversé la Seconde dans les plus grands périls, entrant en résistance avec l'intrépidité de son jeune âge et de sa splendeur effrontée. Femme-siècle, Annie a agi dans son siècle, l'a pensé, et a donné aux autres, par ses écrits et par son enseignement, sinon le moyen, du moins l'envie d'en faire autant.

C'est de cet enseignement que je voudrais ici dire quelques mots, moi qui ne fus pas de ses plus proches amis, mais qui suis, assurément, de ses disciples.

Je la connaissais avant de l'avoir vue, par la découverte de *Lire le théâtre* que m'avait recommandé mon professeur de Lettres en hypokhâgne. Mon rapport au théâtre en a été changé.

Celui de générations d'élèves aussi, car il est sans doute peu de cas, dans l'histoire de l'éducation en Lettres et Sciences Humaines, de l'appropriation aussi rapide, par l'enseignement secondaire, d'une découverte universitaire.

Appropriation peut-être même trop fulgurante. Car de même que Gérard Genette, dans ses derniers ouvrages, regrette l'usage par trop systématique qui a pu être fait de ses catégories narratologiques, de même Annie finissait-elle par regretter le dévoiement par les demi-habiles de la sémiotique théâtrale en une grille de lecture, ce qu'assurément elle n'était pas.

Ceux qui, comme moi, ont été ses étudiants, savent au contraire à quel point la méthode qu'elle a mise au point ouvre la signification des textes au lieu de la fixer. Ils savent aussi qu'elle ne réduisait pas le plaisir du théâtre au décryptage des signes, ni à la dialectique du texte et de la représentation, mais combien elle était sensible, dans l'expérience théâtrale, à ce que Vigny appelait « la machine d'un soir », à l'instant sacré de l'événement qui advient, au trouble suscité par la présence ineffable du corps de l'acteur, bref, à ce plaisir non sémiotisable auquel elle consacre le dernier chapitre de *L'École du spectateur*.

Ses cours, à Paris III, étaient une fête de l'esprit. A l'époque où je les ai suivis, dans les années 80, elle arrivait les mains dans les poches, et je soupçonne que quelques minutes avant leur début, elle ne savait pas plus que nous de quoi elle y parlerait, tant étaient profond le puits de sa science, et fulgurante sa capacité d'improvisation.

Puis j'ai lu *Le Roi et le bouffon*, et ses recherches sur le théâtre romantique, Hugo, Dumas, Gautier, et le mélodrame. Elles ont largement contribué, en un temps où le romantisme au théâtre, et peut-être même le romantisme tout court, était encore éminemment suspect auprès des doctes, à lui donner la place qu'on lui reconnaît aujourd'hui comme un maillon essentiel dans l'histoire du théâtre populaire, place dont Vilar avait eu l'intuition, lui qui disait vouloir afficher « Vive Victor Hugo » au fronton du T.N.P.

Bien au-delà de l'histoire et de l'esthétique du théâtre, bien au-delà des études hugoliennes, bien au-delà du romantisme, curieuse de toutes les sciences humaines, et de maintes littératures étrangères, infatigable voyageuse, professeur invitée aux quatre coins du monde, elle impressionnait par son immense savoir.

Savoir qu'elle avait gai.

Et qu'elle tenait avant toute chose à partager. C'est pourquoi elle aimait à se définir comme un « pédagogue », et rien de plus. En quoi elle péchait par excès de modestie. Quoique... c'est aussi une noble figure de théâtre que celle du pédagogue. C'est lui qui, dans *l'Electre* de Sophocle, mène Oreste à l'âge d'homme.

Comme pédagogue, Annie ne nous a pas seulement transmis une partie de son savoir, et donné l'exemple d'une pensée audacieuse, toujours en mouvement ; elle était aussi attentionnée pour ses élèves.

Non qu'elle les suivît de très près, ni qu'elle leur prodiguât d'abondants conseils. Mais elle nous considérait avec affection, et ne ménageait pas ses encouragements. D'autres que moi, ici, qui furent ses thésards, ont sans doute le souvenir des visites doctorales chez elle rue Gazan : elle y parlait de ses voyages, de ses conférences au Brésil, de ses trekkings en Inde, des mille et unes façons de préparer le thé de par le monde, de l'authentique recette du canard à l'orange, de la vie affective, artistique et spirituelle de ses chats..., mais pas de la thèse. Et au bout de deux heures, nous donnait rendez-vous à l'année suivante. Sur le pas de la porte, tandis qu'on attendait l'ascenseur, elle nous pressait de finir, et de soutenir, faisant planer la menace de sa mort prochaine. Et cela se passait il y a déjà vingt ans.

Mais la pédagogie, elle en connaissait aussi les limites, qu'elle traçait d'une formule définitive : « On ne peut pas donner à boire à un âne qui n'a pas soif ». Formule certes peu conforme au credo des sciences de l'éducation, dont elle n'avait cure.

Car, comme on dit, elle n'avait pas sa langue dans sa poche.

Ce qui, ajouté à son sens de la formule, la rendait redoutable.

Quand Annie commençait par dire « Vous avez mille fois raison », cela annonçait que, d'un autre côté, et sans doute pas le moindre, on avait tort.

En colloque, ou au séminaire du groupe Hugo à Paris VII, qu'elle adorait, Annie n'était pas sage pendant que ses petits camarades parlaient. Comme un potache, elle griffonnait à son voisin des petits mots, vachards parfois, sur l'orateur. Qui osera lui jeter la pierre ?

Elle pouvait être rosse, autant qu'elle était coquette.

Annie coupait la parole à François.

François coupait la parole à Annie.

Annie ne se laissait pas faire. Au Festival d'Avignon, je l'ai vue plusieurs fois, n'ayant pas pu avoir de places, protester au contrôle avec véhémence et opiniâtreté, et elle finissait toujours par en obtenir deux, même quand c'était complet.

Annie était imprévisible.

Il y a huit ans, Guy Rosa s'en souvient, montant avec ses camarades de Cerisy le raidillon qui mène à Hauteville House – la maison de Hugo à Guernesey –, et refusant obstinément, après plusieurs sollicitations, qu'on porte son baluchon, Annie disait : « Plus on est vieux, moins on doit se plaindre. »

Annie disait aussi, quels que fussent leurs âges, leurs sexes, et leur appariement : « Les amoureux ont besoin d'amis ». Et les invitait à sa table.

Ces maximes, qu'elle ne dira plus, étaient à son image : belles, audacieuses, insolentes, et reconnaissantes à la vie.

Florence Naugrette

Texte lu au Père-Lachaise le 3 novembre 2010

Cette rubrique se propose également d'évoquer les évolutions de carrière (mutations, recrutements...), afin de faciliter les contacts entre dix-neuviémistes, ainsi que de relayer les annonces de postes mis au concours en France et à l'étranger. Pensez à me signaler toute modification, cela facilitera la constitution du prochain annuaire.

- Résultats de la dernière campagne (juin 2010) :

— maîtres de conférences recrutés :

Dominique Dupart (Lille 3) ; Violaine Heyraud (Paris 3) ; François Kerlouégan (Lyon 2).

— professeurs recrutés :

Philippe Antoine (Clermont-Ferrand) ; Vincent Vivès (Valenciennes) ; Damien Zanone (Louvain).

- Autres : Valentina Ponzetto a obtenu un poste de la recherche suisse à Genève.

